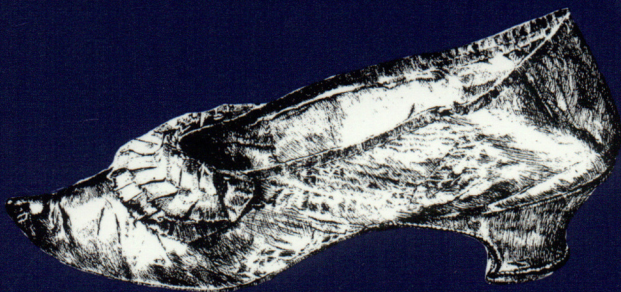


PIERRE LARTIGUE



L'ART  
DE LA POINTE

L'UN  
EST  
L'AUTRE

**Gallimard**

Extrait de la publication









© *Éditions Gallimard, 1992.*

Extrait de la publication

## *Une scène sur le tapis*

Et c'était comme une scène sur le tapis de la chambre. Je campais un décor de montagnes et de rivières, avec des villes, des gares en pleine campagne, des maisons isolées. Le plus délicat était de confectionner un relief, à partir de boîtes de carton et du papier kraft qui conserve des formes imprévues lorsqu'on le froisse. La cellophane des pots de confitures faisait scintiller la surface d'un étang. Le coton hydrophile simulait la neige. Le pouvoir absolu que j'exerçais, décorateur et créateur de ce monde miniature, me procura un plaisir extrême : le roi n'était pas mon cousin.

À travers ses rêveries lilliputiennes, l'enfance partage les garçons en deux camps : les uns jouent avec les trains électriques, les autres préfèrent les soldats. J'eus sous ma responsabilité quelques locomotives, des wagons, mais ils servirent pour des transports de troupes et les voies minutieusement ajustées sautèrent sous les coups des saboteurs. À l'époque où je me passionnais pour ces jeux, mon père avait accroché une carte d'Europe au-dessus de la table où nous dînions. De petits drapeaux de papier

colorié, montés sur des épingles, marquaient l'affrontement des armées allemande et soviétique. Ravi de l'effet produit par la guirlande de ces emblèmes rouge, blanc et noir, je les déplaçais, selon les nouvelles diffusées par la radio de Londres en dépit du brouillage. Parfois certains se détachaient et tombaient sur la toile cirée, avec un bruit de hanneton, alors je tentais d'imaginer les plaines et les nuages de ce lointain théâtre. J'aimais la guerre!

En 1940, peu après qu'une file de blindés a remonté notre avenue bordée de marronniers, je m'amusai avec un char d'assaut à chenillettes de caoutchouc qui crachait des étincelles bleues. Je ne le gardai pas longtemps : socialiste, pacifiste, la directrice de l'école maternelle le confisqua le jour même. Je me plaignis en vain auprès de ma mère et ne compris jamais qu'elle approuvât cette femme de m'avoir retiré un jouet qui me venait d'elle. Mais peut-être me trouvais-je ainsi à même de comprendre, mieux que quiconque, la tragédie de notre armée, la douleur de ses soldats sans armes. En ma mémoire, l'important demeure ce groupement hétéroclite de figurines sur un tapis : Gaulois blonds, chevaliers en armure, combattants bleu ciel et surtout, surtout, des soldats de l'Empire! Je les dispose en carrés. Je leur fais effectuer des glissements. Je les déploie en V comme les oies sauvages avec mission d'enfoncer les lignes d'en face; ou bien je les éparpille dans un désordre d'étourneaux contre une colonne en retraite. Et dans ces vastes mouvements de harcèlement, ce sont tous des soldats de l'Empire!

Plus tard je connus d'autres scènes. La danse m'a



fasciné. Elle me fascine encore et je me partage entre l'exercice contemplatif du spectateur et celui d'écrire, qui l'est à peine moins. La plume glisse sur la page. La main s'échauffe. Les mots à l'encre noire se nouent et se dénouent. Devant moi, posé contre les livres, un carton gris du Festival d'Automne : Merce Cunningham, *Beach Birds*, en l'honneur de Joyce. Une fois encore les lettres et les pas vont se marier, se fondre. Mais la source de ce double attrait? Ma vie commence à quatre pattes, sous une table; la joue collée contre la laine du tapis, je dévore des yeux les héros disparates. Leurs uniformes et leurs casques s'écaillent.

Comment saisir à son origine l'élan qui me mène au théâtre?

## *La ronde effacée*

Dans le village d'Aunis où j'habitais, après la guerre, la vie s'était arrêtée depuis plus de trente ans : quatre cents âmes et trois voitures. Le docteur circulait en Trèfle Citroën par des chemins blancs. Une essence colorée dansait dans la double ampoule de pompes qui ressemblaient à des totems africains. Huit cafés entouraient un champ de foire où les paysans affluaient en char à bancs, à date régulière.

Au mois de mai, le soir, après le souper, les enfants, les jeunes gens se retrouvaient au pied d'un mât orné de guirlandes et ils chantaient, se tenant par la main. Refrains et couplets restaient assez frais dans les mémoires, mais on avait oublié les figures, les pas.

La télévision n'était pas encore apparue. Une activité culturelle intense se développa jusque dans le moindre bourg. Des troupes de théâtre se constituèrent, avec un répertoire varié. Le maître d'école fut un *Médecin malgré lui* remarquable; le boucher, un *Père Grandet* avide. Dans *Le Grillon du foyer*, la maladresse de la jeune femme qui me vendait du lait ne faisait qu'ajouter au charme des tableaux.

Mais le plus beau spectacle fut un *Maître de Forges* monté par un hameau de quelques toits. D'où les problèmes de distribution. Le drame exigeait un si grand nombre de comédiens que chaque habitant interprétait plusieurs rôles et accomplissait en coulisses des exploits dignes de Fregoli. Un camarade de lycée, fils de minotier, habitait une de ces maisons. Séparés par des kilomètres de plaine ventée qu'il fallait parcourir à bicyclette, nous nous rendions souvent visite. J'avais eu l'occasion d'apprécier la gentillesse de sa mère et ce fut une surprise de la retrouver dans le rôle d'une Allemande implacable. Le corps serré dans une petite robe noire, elle mâchait le texte avec fureur et fronçait le sourcil. Il était possible de passer ainsi d'une naturelle douceur à la colère la plus sombre, de devenir un autre. Parfois, nous parvenions à nous glisser dans la salle des répétitions... Mais de danse alors, je ne garde aucun souvenir, sauf celui de la ronde effacée autour du mâât du mois de mai.

L'hiver, l'eau montait. Elle envahissait les fossés autour du village puis recouvrait les prairies clôturées de haies. C'était le marais mouillé. On circulait dans des barques à fond plat, nommées « plates ». Debout à l'arrière, les jambes écartées, je plongeais contre le bord de l'embarcation une longue perche jusqu'à sentir le fond et, prenant appui sur elle, les genoux fléchis, je glissais sans à-coups sur l'eau immobile laissant flotter la pigouille – on ne disait pas perche – dont je me servais comme de gouvernail.

Les eaux atteignaient au printemps la cote la plus haute. Sans autres rides que celles dessinées par le

bateau ou le plongeon d'une poule, elles reflétaient la clarté du ciel, et je filais, dans la barque, au-dessus des prairies noyées et des nuages blancs.

Quand la saison devenait plus douce, le plaisir était d'accoster un saule au milieu de ce miroir, et de m'asseoir sur ses branches et de lire quelques pages qui me suspendaient au-dessus du monde.

## *Je tombe de haut. Que s'est-il passé?*

Il était exclu que je danse...

A dix ans, dans l'atelier du menuisier, j'avais mis au point un numéro périlleux de voltige. Il s'agissait de courir sur deux établis alignés et de se lancer dans le vide pour saisir au vol un trapèze, dont un garçon plus prudent entretenait le balancement régulier. Habile dans cette acrobatie, je désirais toujours mieux faire. Plus la journée s'avancait, plus j'éloignais l'établi du trapèze. Ivre de fatigue, je perdis l'équilibre dans un dernier bond. La main gauche manqua la barre au passage; la droite lâcha prise; et je tombai de haut, de tout mon poids, sur le bras qui m'avait trahi, provoquant une triple fracture. On me porta chez le docteur H. qui, tant bien que mal, redressa mon poignet en dos de fourchette. Il improvisa un appareil avec des bandes Velpeau et de petites planches, m'entretenant des anciens habitants de l'Égypte qui allaient nu-tête en plein soleil. Lui-même était maigre avec un crâne lisse et bronzé, de petits yeux. Et dès lors, chaque fois que je le vis surgir dans sa voiture archaïque, au coin d'un champ de foire, ce fut comme réincarnation du pharaon.

Je n'ai jamais retrouvé la flexion ni l'extension du bras gauche. Et je gardai, inscrite dans le corps, une dissymétrie qui m'empêcha d'accomplir certains exercices. Ainsi ne pourrais-je servir dans la marine comme mes grands-pères. (Je crois n'y avoir jamais songé.) Il était encore moins question de danser. Le sport où je montrais un peu d'habileté ne requérait que l'usage du bras droit, l'autre restant plié, en l'air, derrière soi, le poignet fléchi dans la position où je devais plus tard découvrir la main de Nijinski, sur les photographies du *Spectre de la rose*. Pendant trois ans, je pris des leçons d'escrime, incarnant, derrière ce déguisement d'insecte, le masque de grillage et le pourpoint de toile matelassée, une sorte de soldat abstrait détaché des armées à la tête desquelles, naguère, je livrais bataille.

Je n'eus révélation du ballet que sept ou huit ans après, par George Balanchine et la troupe du New York City Ballet. La rigueur élégante des longues filles en collant noir et la foudroyante rapidité des garçons composaient le spectacle le plus pur et le plus transparent. Je n'étais pas seul au Grand Théâtre de Bordeaux; j'y avais été conduit par une amie d'enfance qui dansait et venait du même village dans les marais. De fait, Colette habitait La Rochelle et ne séjournait à la campagne que de temps à autre, chez le médecin qui m'avait soigné. Mon pharaon lui tenait lieu de grand-père. Enfant abandonnée, elle avait été adoptée par son fils et sa bru qui dirigeait un cours de danse.

Après la représentation d'*Agon* au théâtre Louis (il me semble que c'était *Agon*), je découpai dans un magazine un portrait de Nijinski. C'était un

agrandissement et, parmi les photographies que nous avons de lui, sans doute celle où il apparaît le plus féminin. La délicatesse des traits se trouve accentuée par un recadrage qui attire l'attention sur le long cou, le menton aigu, la bouche entrouverte, l'oreille fine, la fente bouleversante de l'œil. Et les cheveux, par leur envol, évoquent l'élan léger du corps. J'ignorais tout de *Giselle* et ne fis rien pour élucider le mystère de la légende au bas de la photographie :

#### NIJINSKI DANS *GISELLE*

Un autre jour, Colette prit des places pour un spectacle de Maurice Béjart... Elle vint me voir, inquiète, un soir. Hantée par l'idée de retrouver sa mère, elle prétendait qu'il fallait chercher du côté de Grenade, le Sacromonte. Mais pourquoi une Gitane? Colette a le teint blanc, de longs cheveux blonds : « La Gitane pouvait cacher une danseuse, disait-elle, la danseuse... une entraîneuse. » Elle obtint des renseignements sur ses origines et sans doute pensait-elle en recueillir d'autres lorsqu'elle me pria de l'accompagner dans un petit bar. Je nous vois marcher en direction du port. Mais sitôt après, que s'est-il passé? Je n'en garde aucun souvenir.

## *En tenue de grand soupirant*

Embarrassée par un discours poétique autoritaire et utopique, la génération à laquelle j'appartiens est une génération tardive. Si différents fussent-ils, nos maîtres avaient la voix vibrante, le ton de l'oraison. Par réaction peut-être, le poème devint sous ma plume de plus en plus court. Bientôt, je fus empêché d'écrire. J'habitais Compiègne. Je lus attentivement Gérard de Nerval. Je relevai les yeux.

Nerval réveilla le souvenir émerveillé du ballet, et je commençai d'apparaître deux, trois fois par semaine, en tenue de « grand soupirant », au premier rang de théâtres où venaient éclore les danses toutes fraîches.

La post-modern dance se glissait parmi nous. Je retrouvai Balanchine et découvris Cunningham. Carolyn Carlson se posa sur Avignon comme une mouette. Mais le ballet classique m'inspira une passion aussi violente que la découverte des nouveaux chorégraphes. Cette curiosité m'entraînait à des dépenses que je ne pouvais plus assumer. Je me présentai comme critique. On me crut. Et pen-







L'UN  
L'AUTRE

*nrf*



92-IV A 72616 ISBN 2-07-072616-9

105 FF tc

CONCEPTION GRAPHIQUE MEZIER/VALENTIN

Extrait de la publication